

XYZ. La revue de la nouvelle

Le rendez-vous du jardin des morts

Hugues Corriveau



Numéro 18, mai-été 1989

La vérité

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corriveau, H. (1989). Le rendez-vous du jardin des morts. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (18), 19–21.

Le rendez-vous du jardin des morts

Hugues Corriveau

Mais il a la sensation inouïe de voir et de regarder. Cette seule impression le comble, le rend réel dans l'heure certaine qu'il sait être. Mais s'il regarde les feuilles voler parfois jusqu'au bout du chemin bas qui le sépare du jardin des morts — oh qu'il aurait voulu que l'hôtel se nomme justement *Au Jardin des Morts!* — s'il regarde intensément la fadeur étonnante des couleurs ambiantes, il en ressent un apaisement fascinant. Il regarde. Il pense tout en regardant. Cette seule activité est comme un délice, comblé absolument par la traversée de son regard jusqu'aux choses de la mort, devant. Il pense et il voit. Il a demandé une chambre avec vue, avec une vue sur le cimetière s'entend. Pour l'instant, il soupçonne, sous les arbres, l'alignement hétéroclite des monuments qu'il ne perçoit pas bien. Il pense à Carnac. Il ne sait pas trop. Il pense et il voit. C'est l'activité actuelle dans la chambre devant le cimetière; quelqu'un attend et regarde. Il sait qu'il demandera le chemin pour se débrouiller dans l'inextricable enchevêtrement d'allées et de chemins, il sait qu'il ne s'y reconnaîtrait pas sans cela. Car, en fait, il voit peu les tombes et les monuments tant il y a de frondaisons balancées par le vent. Tant il sait les morts sous les feuilles, protégés. Il est au-dessus des choses de la mort. La phrase le comble d'aise, aérienne, comme si elle lui donnait des ailes. Il tend son regard pour percer l'opacité obscure du vent, pour deviner là une allée de pierres, ici un monument blanc pour les anges du village. Jusqu'au calvaire dont il devine à peine la croix grise dans le renforcement des branches, là-bas. Il pense à lui. Il sait qu'il y est. Il trouvera. Il voit et pense lentement. Content d'avoir demandé une chambre avec vue. La paix qu'il pressentait y trouver s'est transformée. Il est plutôt excité de tant attendre, de tant penser, de s'empêcher d'y aller rapidement. Il relève un peu la draperie de velours et la main se rappelle la tombe rouge. Il reconnaît la tendresse de ses lèvres, le corps vivant qu'il savait avoir, si jeune, si autre. Il voit toujours son œil dans le reflet de la vitre, sorte d'appétit visuel mobile. Il voit son œil se regarder dans la transparence de la vitre comme pour s'empêcher de voir autre chose que lui-même. «Il y a un témoin dehors qui me voit.» Il cherche à deviner lequel des monuments de marbre vert est le bon, sera le sien. Il pressent le vert sur le marbre, sur la terre, sur lui debout devant le tumulus. Il sait. Il

voit dans la terre le corps blanc, amoureux, humide de l'amour de la terre, enfoui. Il a peur. Il regarde. Il tente de ne voir que cela. L'étable beauté du cimetière caché sous l'étendue des arbres et du vent. Il voudrait que la saison soit la bonne, la seule. Il tergiverse un moment. Il ne sait pas s'il doit maintenant y aller. Il voit tout dans la transparence de son œil mobile derrière le verre. Il se tait, ne se dit rien. Il voit que l'heure vient, qu'il lui faudra s'y rendre. Il avait promis cela dans l'émotion du moment. Un sinistre pèlerinage qui, contrairement à ce qu'il craignait, a des beautés secrètes, de sombres frondaisons vertes qui recouvrent l'événement, qui lui cachent encore la vue. Il se retourne et regarde de nouveau les fleurs qu'il a apportées. Il est bien heureux de les avoir conservées un peu pour lui. Elles ne sont pas vertes comme les frondaisons et cela le rassure. De la couleur qui change tout. En se retournant de nouveau vers la fenêtre, il sait que dorénavant c'est coloré derrière lui. Il ne les voit pas ainsi placé, mais il sait. Il pense et il sait. Toutes ces fleurs sont pour lui la seule évidence de vie dans tout le brouhaha qui l'a mené jusqu'ici. C'est tout, il voit, il sait. Il soupçonne qu'il a tout son temps, que tout semble placé, tel un décor. Il s'agirait qu'il se glisse sous les frondaisons vertes à travers lesquelles il devine les tombes pour que tout soit en place. Un œil mobile devant les feuilles étalées sur le ciel dans la vitre. Voilà tout ce que contient son œil rond. La vue qu'il voit. La mobilité liquide de sa vue. Il pense, il regarde. Derrière ces feuilles, il est là sous la terre. Encore faudrait-il qu'il s'y rende, qu'il ait la preuve, si tant est qu'il y soit, si tant est que cela soit possible sans une exhumation. On lui a dit qu'il y était. Pour l'instant, il est là à regarder par-dessus le couvercle des arbres qui habillent tout entier le cimetière. Il devine plutôt qu'il ne voit la splendeur diffuse de l'art mortuaire. Il pense aux angelots de pierre, aux crucifixions tourmentées, aux clôtures d'acier à pommeaux dorés. Il soupçonne qu'il y soit, mais sans pour autant ressentir cette certitude qu'il s'attendait à trouver en venant ici. Il ne se dit rien d'autre. Il observe derrière la vitre le passage impalpable du vent qu'il pressent plus qu'il ne ressent. Il ne voit plus les couleurs des fleurs car il lui suffit entièrement de les savoir là, derrière. Peu importe si ce sont les fleurs de la mort puisqu'elles lui suffisent, puisqu'il en ressent du plaisir. Les seules couleurs du paysage entièrement vert sont derrière lui, et elles sont pour le seul mort plausible ici. Du moins, il faut qu'il en soit ainsi: il pense, il redoute. Car c'est bien à cela que servent toutes ces teintes qu'il ne regarde pas, à enjoliver la pluie sur la pierre lisse des tombes, à créer l'illusion qu'on se nourrit ici de la vie et de l'éphémère. Il insiste un peu plus pour apercevoir l'éclat vert de la pierre sous laquelle on l'aurait placé. Il ne s'en contente

pourtant plus, tant l'inquiétude de devoir s'y rendre l'indispose. Dans tout ce débordement vert du végétal et de la pierre, il cherche un peu du côté des morts. Il essaie d'en reconnaître un, d'être certain que l'endroit où il se trouve est bien le bon. Il devient un peu lassé de ses visites. Il se fatigue, il doute. Car il ne compte plus, depuis quelque temps, le nombre de pierres de marbre vert, de tombes molles et vagues, de cimetières plus ou moins végétaux qu'il a visités. Il va, tout simplement de l'un à l'autre, il va. Car, sous la terre, il y est. Du moins le lui a-t-on écrit, le lui a-t-on dit. Mais comment peut-il en être certain, comment peut-il savoir si, sous la terre, il s'agit bien de lui? Il faudrait qu'il fouille, qu'il fouisse, qu'il se fasse taupe. Il faudrait qu'il sache. Et de place en place, selon la beauté du lieu, il voit des tumulus de terre, des tertres de gazon vert sous des frondaisons vertes. Il pense, il voit l'eau venir ici. Il pense aux fleurs qu'à chaque fois il apporte et il craint de descendre là, en bas, sous les branches sombres où il se trouve peut-être. Quand tout sera fini, il se souviendra d'avoir marqué l'endroit précis où il veut être enterré derrière l'église qui donne sur la mer, comme chez Valéry. Les fleurs, il y pense sans les voir, il en est certain, ce n'est pas comme ce qui se passe sous la terre molle des buttes boueuses où il est. Dans l'infamale noirceur du sol. Il sait cela, sans savoir comment, l'odeur molle des racines de fleurs, des bulbes gras. Il lui suffit de fermer les yeux devant la fenêtre douce, sous la chaleur humide, juste devant lui, en bas. Il se retient de descendre maintenant, d'aller demander l'allée, l'inscription, le coin reculé où il se trouve. Pour l'instant, c'est au-dessus du monde que l'événement se passe, par dessus les faites, jusqu'à ce qu'il se décide à affronter le nom exact qui doit être inscrit, là, sur la dalle «de marbre vert», lui a-t-on dit, «de marbre, et vert comme des feuilles au couchant, veiné de noir comme un crâne qui pense...» Il ne sait pas s'il devra se mettre en marche aujourd'hui ou surseoir à sa décision. Tout simplement, s'étonner encore un peu d'être là, à se demander ce qu'il y fait, ce qu'il y trouvera. Mais le nom sur la dalle se dérobe. Tout au plus sait-il qu'il s'y trouve, qu'il s'y penche encore une fois.

Hugues Corriveau est né à Sorel en 1948. Poète, romancier, essayiste et critique littéraire, il a notamment publié à la revue *les Herbes rouges*, «Du masculin singulier», «Les taches de naissance» et «Scènes»; aux Éditions les Herbes rouges, deux recueils, *Forcément dans la tête* et *Mobiles*, ainsi qu'un essai, *A double sens* (en collaboration avec Normand de Bellefeuille). Il a déjà fait paraître un premier roman, *Rose Marie Berthe*, chez VLB éditeur. Les Éditions les Herbes rouges ont publié à l'automne 1988 ses trois derniers titres, soit son second roman, *les Chevaux de Malaparte*, un essai, *Écrire un roman*, ainsi qu'un recueil de poésie, *Apprendre à vivre*.